

des chevaux et ordonna au postillon d'arriver à Everswinkel immédiatement après deux heures. L'ordre fut exécuté ponctuellement. Fürstemberg entendit l'instruction, sans être aperçu d'Overberg, et le succès dépassa de beaucoup son attente. En conséquence, il offrit sur-le-champ au jeune vicairle la place honorable de professeur à l'École Normale de Münster. Bien que les moeurs et les habitudes de la campagne convinsent mieux à la simplicité et à l'humilité de Bernard, il accepta néanmoins par déférence pour son supérieur ecclésiastique, car Fürstemberg était à la fois ministre du Prince-évêque, et vicairle-général. On le laissa fixer lui-même son traitement. Le modeste prêtre ne demanda que deux cents thalers, avec le logement et la table au séminaire épiscopal. Il s'y établit le 1er mars 1783, et c'est là que, devenu plus tard supérieur, il a fini ses jours en 1826. Suivons-le d'abord à l'École Normale, où il vient d'entrer comme professeur.

La pensée dominante d'Overberg, dans l'éducation de la jeunesse, et qu'il avait sans cesse présente à l'esprit, est généralement connue en Allemagne par ses excellents et substantiels ouvrages, tels que sa Méthode d'enseignement, son Catéchisme, son Histoire biblique et son Manuel de religion.

Overberg cherchait avant tout à éveiller et à former dans les enfants ce qui constitue proprement l'homme, c'est-à-dire l'intelligence. Tout ce qu'il y a de grand et de beau dans la sphère de l'activité et du savoir, c'est l'intelligence qui le produit; elle imprime au corps même un caractère particulier de noblesse, et lui donne toutes ses facultés et ses aptitudes. Or, l'intelligence humaine, étant d'origine divine, ne peut être éveillée et nourrie que par un principe de même nature, un principe divin, mis corporellement en rapport avec l'humilité. Voilà pourquoi, dès qu'il voulut former l'esprit de l'enfance, l'esprit qui doit vivifier et diriger toutes les occupations, même les plus vulgaires, notre professeur comprit que la première base de ses leçons devait être un enseignement religieux, approfondi et vivant, présenté sous la forme simple et divinement puissante du christianisme. L'histoire des révélations de Dieu à l'homme, la religion, par conséquent, dans le sens complet de ce mot, était le principe et la fin, le but invariable des leçons d'Overberg. Aussi, lorsque la lumière de la science supérieure et divine, qui remplissait cette âme pleine d'amour, venait à déborder et s'allumait dans l'âme de ses élèves, les exercices de la lecture, de l'écriture, du calcul, de l'arpentage, acquéraient pour eux une haute signification spirituelle et stimulaient singulièrement toutes leurs facultés. En effet, ces diverses matières, tout imprégnées de l'amour de Dieu et du prochain en sortant de la bouche de l'excellent professeur, développaient, avant tout, l'esprit de la science véritable, formaient la pensée, éclairaient le jugement et donnaient à la volonté un empire raisonné sur les forces de l'âme entière.

Quant à l'organisation de l'École Normale de Münster, œuvre du sage et infatigable Fürstemberg, elle était entièrement appropriée au but que s'était proposé ce digne ministre: "De former de bons maîtres d'école de campagne, et par ces maîtres, un peuple craignant Dieu, vertueux et intelligent." Les fonctions d'instituteur, au pays de Münster, étaient en général remplies, dans les paroisses importantes, par des hommes qui avaient suivi les cours du Gymnase avec l'idée d'embrasser l'état ecclésiastique, mais qui ensuite, soit défaut de capacité, soit toute autre raison, n'avaient pas achevé leurs études. Dans les villages moins considérables et dans les hameaux, c'étaient des manouvriers qui gagnaient leur pain en hiver à donner des leçons, et en été, à travailler aux champs. Le plus grand nombre de ces maîtres étaient fort ignorants et hors d'état de donner une instruction convenable. Leur salaire, du reste, était aussi pauvre que leur enseignement, et plusieurs se voyaient réduits à faire la classe dans une boulangerie ou dans quelque vieille chapelle, sans poêle, exposés à toute la rigueur du froid. Fürstemberg chercha d'abord à gagner les maîtres par l'amélioration matérielle de leur sort, pour opérer ensuite chez eux une réforme intellectuelle et morale. Overberg fut chargé d'inspecter toutes les écoles de campagne. On abolit alors, d'après ses conseils, une partie des châtiments établis

sements dont nous venons de parler; et de la réunion de plusieurs places improductives, ou en forma une seule, à laquelle fut affecté un traitement suffisant; puis on assura aux maîtres qui se soumettraient à un examen de capacité et le subiraient avec succès, un supplément annuel de vingt, trente et quarante thalers, selon l'importance des communes. Cet examen devait se faire tous les trois ans: ceux qui voulaient s'y préparer avec plus de soin étaient invités à venir à l'École Normale de Münster. L'augmentation de frais, occasionnée par cette mesure, fut mise à la charge du trésor public, et afin que les enfants n'eussent point à souffrir de l'absence de leurs maîtres, les cours destinés à ceux-ci n'avaient lieu que durant le temps ordinaire des vacances, c'est-à-dire depuis le 21 août jusqu'au commencement de novembre. En conséquence, il y eut bientôt chez Overberg de vingt à trente vieux maîtres. Ils exercèrent largement sa patience angélique et sa généreuse confiance en Dieu, par l'indéfinissable pesanteur et dureté de leur esprit. De neuf heures à midi, et de deux à cinq heures, l'admirable prêtre leur donnait des leçons de pédagogie, de Religion, d'Histoire sainte, de lecture, d'écriture et de calcul. Overberg faisait ces leçons avec un extrême soin: il consacrait une heure et demie à la préparation de chacune, puis il employait le reste de la journée à instruire et à aider en particulier, dans sa chambre, les maîtres les plus faibles. Ces infatigables efforts n'eurent pas, tout d'abord, des résultats sensibles; mais au bout d'un petit nombre d'années, on en ressentit l'heureuse influence.

Ainsi que nous l'avons dit en commençant, le généreux enthousiasme d'Overberg pour la jeunesse pauvre et délaissée éveilla dans d'autres âmes des sentiments semblables. Beaucoup de ses élèves, surtout parmi les plus jeunes, se sentirent bientôt un ardent désir et la vocation intime de devenir de bons instituteurs chrétiens. À la fin, le zèle des meilleurs entraîna une partie des plus indolents et des moins capables; et plusieurs d'entre eux, non contents de suivre le cours d'Overberg une ou deux années, s'y rendirent dix ou douze fois à leurs propres frais. Au reste, quoiqu'un grand nombre de ses auditeurs, surtout au commencement, fussent des gens grossiers et sans éducation, jamais notre cher professeur n'avait besoin d'en rappeler un seul à l'ordre. La haute dignité, jointe à la candeur enfantine et à la bienveillance cordiale qui rayonnaient dans toute sa personne, inspiraient à chacun l'amour et le respect. L'Instruction commençait toujours par la prière; et les cœurs les plus insensibles ne pouvaient se défendre d'une vive émotion lorsqu'Overberg, entrant dans la salle et prenant à la main la barrette noire qui couvrait sa vénérable tête, récitait debout le *Veni Sancte Spiritus*. Éloigné comme il était de tout ornement et de tout appareil de science dans ces discours, comment et par quelle force intérieure captivait-il même les hommes les plus versés dans l'éducation, qui venaient à l'improviste l'entendre sans se montrer? c'est ce que va nous révéler le passage suivant de ses notes journalières:

"Que dans toutes les circonstances l'amour de Dieu soit ton mobile, la volonté de Dieu ta règle, la gloire et la satisfaction du Dieu ton but. S'il en est ainsi, tu marches devant Dieu et tu deviens parfait. En d'autres termes: fais et souffre tout pour l'amour de Dieu, pour sa volonté et pour sa gloire. Désire la fidélité, pratique la fidélité, persévère dans sa fidélité." Dans le même journal, à la date du 6 novembre 1761, après la clôture de ses leçons des vacances à l'École Normale, il remercie Dieu, du plus profond de son cœur, de l'assistance toute particulière qui, cette année, l'a préservé des embarras dans lesquels il était tombé les années précédentes: "Les autres années, dit-il, la honte et la confusion m'étaient encore plus nécessaires, car j'avais plus de confiance en mes propres forces et plus de vains désirs de plaire au monde. Cette année, ô mon Dieu, tu m'as donné davantage le sentiment de ma faiblesse, tu m'as inspiré plus de confiance en toi et plus de désirs de ne plaire qu'à toi seul."

Overberg puisait dans la science de l'âme les principes de l'éducation et de l'instruction, et il mettait à la portée des esprits les plus incultes. Souvent, il fortifiait et éclairait sa doctrine par des comparaisons et des exemples. Alors le don extraordinaire qu'il avait de raconter se manifestait dans toute sa puissance. Il